DISSERTATION

N° 82.

SUR LES CLIMATS

ET

LEUR INFLUENCE SUR L'ÉCONOMIE,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 mai 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ANDRÉ-JEAN DUCLION, de Saint-Seurin-sur-l'Isle,

Département de la Gironde.

Medicus, naturæ minister et interpres, quidquid faciat et ferat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat.

BAGLIV., *Praxi. med.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1828

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Suppléant.*
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT,
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert, *Examinateur.*
Baudelocque, *Suppléant.*	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy, *Examinateur.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR LES CLIMATS

ET

LEUR INFLUENCE SUR L'ÉCONOMIE.

De tous les êtres qui peuplent notre univers, l'homme seul, comme le plus privilégié de la nature, peut habiter partout, peut vivre et se propager dans tous les climats, sous toutes les latitudes, depuis la ligne jusqu'aux pôles. Mais la nature, en le privilégiant ainsi, lui a-t-elle prodigué toutes ses faveurs? Et lorsque nous voyons toutes les autres espèces animales, sans exception, resserrées chacune dans un cercle limité du globe, et ne pouvant en émigrer sans éprouver des dégradations toujours d'autant plus grandes que l'espèce s'est plus éloignée du lieu qui lui avait été fixé par la nature, dégradations souvent même si considérables, que l'animal n'est plus apte à la reproduction, a-t-elle permis que l'homme, pouvant vivre ainsi dans des contrées si différentes, fût lui-même semblable partout? Non. Quelles différences, en effet, entre le Lapon, l'habitant de la zone torride et ceux de nos climats tempérés! Ce n'est pas que leur nature soit changée; elle est la même partout, puisqu'ils peuvent, comme le dit *Buffon*, s'unir ensemble, et propager en commun la grande et unique

famille de notre genre humain. Mais quels contraste entre le teint pâle et basané, la petite proportion des membres et la taille du premier, la noirceur, le nez épaté du second, la taille élégante, la blancheur et la belle figure du Grec, du Français, etc. ! Quelles dissemblances dans les formes ! Quelles différences dans les mœurs, la manière de vivre et la constitution de ces différens peuples ! Qu'il y a loin de l'esprit cultivé de l'habitant des pays tempérés à l'esprit grossier du nègre et du Lapon, et à leur insouciance et leur inaptitude pour toute espèce d'étude et de travail d'esprit ! D'où viennent donc ces différences si marquées ? D'où vient que, parmi des êtres dont l'origine est la même, les uns soient si favorisés de la nature, tandis que les autres, avec un extérieur moins beau, n'ont que l'instinct de la brute, et semblent n'être, pour ainsi dire, que le rebut du genre humain ? Quelles sont les causes de ces dégradations ? Où pourrons-nous les trouver ? Sera-ce dans la nature même de l'homme ? Mais elle est toujours et partout la même, et ne peut changer. C'est donc dans les circonstances extérieures, et au milieu desquelles il est constamment obligé de vivre, qu'il faut les chercher : or, ces circonstances variant avec les climats, c'est par l'étude de ces derniers que nous parviendrons à les apprécier et à les bien connaître.

Par *climat*, on entend une partie de la terre comprise entre deux cercles parallèles à l'équateur. Cette définition, bonne en géographie, n'offre rien d'assez précis, et ne peut guère convenir au médecin jaloux de connaître tout ce qui, dans une partie quelconque de la terre, peut influer sur l'homme et altérer sa santé. La température est-elle, en effet, le seul agent auquel nous soyons soumis ? L'air, l'eau, les alimens, la lumière, l'électricité, etc., etc., n'exercent-ils pas aussi sur nous des effets remarquables ? Et peut-on rapporter à la température seule un seul des nombreux phénomènes qui se passent tous les jours dans l'économie animale ? Qu'entendrons-nous donc par *climat ?* Une région, un pays qui, soumis à une température à peu près égale, ait les mêmes productions, et dont la nature de l'air, celle de l'eau, du sol, des alimens soient

semblables dans toute l'étendue de cette contrée, et agissent par conséquent de la même manière sur tous ses habitans. Dans ce sens, il suffira qu'un ou plusieurs de ces agens naturels diffèrent dans deux contrées situées pourtant sous le même degré de latitude, pour que les climats ne soient pas les mêmes dans ces deux pays. C'est ainsi que le climat d'une grande ville est presque toujours très-différent de celui de la campagne qui l'environne.

On divise les climats en *froids*, *chauds* et *tempérés*, en prenant ainsi pour unique base la différence de la température.

Cette division, qui paraît assez naturelle, s'écarte cependant beaucoup de la vérité. Ici, en effet, comme dans tous ses ouvrages, la nature observe une certaine gradation, et ce n'est point par un saut brusque, mais bien par une foule de nuances intermédiaires, qu'elle passe d'une température à une autre. C'est cependant la meilleure que l'on puisse en donner : toutefois, en l'adoptant, nous aurons soin d'ajouter quelques subivisions, qui ne seront que des modifications des divisions primitives, mais assez importantes pour devoir être prises en considération par celui qui veut étudier les causes générales ou communes des maladies. Deux agens, qu'on retrouve partout, et qui ont sur l'économie la plus grande influence, seront les bases sur lesquelles elles reposeront. Ce sont l'air et l'eau qu'il contient toujours, et dont la quantité, constamment en rapport avec la température, augmente ou diminue avec elle ; de telle sorte qu'il peut, suivant qu'il fait froid ou chaud, être presque entièrement privé d'humidité ou en être complètement saturé.

Nous subdiviserons donc ainsi les climats : les froids, en *froids et secs*, *froids et humides ;* les chauds, en *chaudes et secs*, *chauds et humides.*

Quant aux climats tempérés, quoique ces subdivisions ne puissent parfaitement leur convenir on peut cependant avancer avec quelque vraisemblance, que chacune d'elles peut, jusqu'à un certain point, s'appliquer à une saison de l'année.

Climats froids et secs. De tous les agens que nous avons à passer en revue dans chaque climat, l'air est, sans contredit, le plus important; c'est, en effet, la première condition essentielle sans laquelle la vie ne peut exister. Introduit dans l'économie par l'acte de la respiration, et mis en contact avec le sang veineux, il le transforme en sang artériel, le vivifie et lui donne la chaleur nécessaire au maintien de la vie, en même temps qu'il lui fournit les matériaux propres à la nutrition de nos organes : il agira donc avec d'autant plus d'énergie, qu'il sera plus pur et plus dense.

Dans les pays où règne constamment une température très-froide, les vapeurs et les exhalaisons de la terre, condensées par un froid continuel, ne peuvent s'élever dans l'atmosphère ni se mêler avec elle; l'air y est froid et sec, plus dense, et contient peu d'élémens contraires à sa nature. Cette température et cet état atmosphérique sont habituels dans les régions qui avoisinent les pôles et sur les hautes montagnes. De plus, dans les premières, l'air, très-mauvais conducteur de l'électricité, se charge continuellement de ce fluide, et se trouve être ainsi dans un état électrique très-intense. Bientôt l'électricité, accumulée en trop grande quantité, s'échappe de ce vaste réservoir, et donne lieu à ces aurores boréales qui remplacent la lumière du jour pendant les longues nuits qui règnent dans ces contrées pendant plus de six mois de l'année. Toutefois, nous voyons la respiration s'y faire lentement et avec facilité. Les solides sont resserrés; l'évaporation des liquides empêchée, la perspiration cutanée comme suspendue. L'hématose est très-active; les fonctions intérieures très-développées. La nutrition se fait avec énergie. La force et la contractilité musculaire sont considérablement augmentées.

La nourriture est, après l'air qu'il respire, la première chose nécessaire à tout être organisé et vivant; celle aussi, par conséquent, qui, par ses qualités, doit avoir le plus d'influence sur sa constitution.

Les habitans du pôle, ayant toujours à se prémunir contre les ri-

gueurs d'un froid excessif, ont besoin d'une nourriture qui, sous un certain volume, fournisse beaucoup de matériaux à la nutrition, et qui en même temps développe en eux beaucoup de chaleur. Aussi voyons-nous les peuples du nord engloutir des quantités énormes d'alimens, préférer les viandes dont la digestion développe beaucoup de chaleur, et faire leur boisson habituelle des liqueurs les plus fortes.

Ce genre de nourriture que nécessite la rigueur du climat, se trouve aussi être en rapport avec les productions du sol. Ici la température est trop peu élevée, et la lumière, qui n'y arrive qu'en divergeant, trop faible et trop peu abondante pour permettre à la végétation d'acquérir de grands développemens, aussi y est-elle faible et languissante; les animaux eux-mêmes n'y parviennent point à la taille ordinaire à ceux de nos climats. Quelques bouleaux, de noirs sapins, et quelques lichens, qui tapissent les rochers et quelques lieux incultes presque toujours couverts de neige, sont les seuls végétaux; et le renne, l'ours, la martre, et quelques autres bêtes fauves, les seuls animaux que l'on rencontre dans ces pays disgraciés de la nature.

Les hommes qui y vivent participent aussi de cette dégradation. Les solides, trop resserrés par un froid trop rigoureux, sont arrêtés dans leur développement; et comme les liquides se trouvent aussi concentrés par la même cause, et par suite le système lymphatique peu développé, on ne voit point chez eux ces formes arrondies qui par tout ailleurs font la beauté de l'espèce, aussi tous les peuples de ces climats glacés sont-ils mal faits et d'une taille assez médiocre, tels sont les Lapons, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïèdes, les Tartares septentrionaux, les Groënlandais et les sauvages au nord des Esquimaux dans l'autre continent; qui, ainsi que l'observe Buffon, semblent être tous issus de la même race, qui s'est étendue et multipliée le long des côtes septentrionales dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. On trouve aussi sur les côtes orientales de l'Afrique, dans les parties montagneuses de

l'île de Madagascar, des peuplades semblables pour la taille; tels sont les *Kimos* ou *Quimos*.

Quant au moral de ces peuples, il est très-peu développé; sans cesse obligés de chercher dans la chasse et la pêche une nourriture que la terre leur refuse, ils négligent jusqu'aux arts les plus utiles. Élever des troupeaux de rennes dont ils boivent le lait et mangent la chair; chasser les bêtes fauves, échanger avec leurs voisins des pelleteries pour du tabac, de l'eau-de-vie ou quelque autre liqueur spiritueuse, c'est à quoi se borne tout l'esprit du Lapon. Du reste, tous ces peuples sont superstitieux et sans mœurs.

Mais si la nature leur a refusé l'esprit et la beauté, en revanche elle leur a donné une bonne santé, une constitution robuste. Ils supportent facilement la fatigue; et comme tous leurs sens sont obtus, ils sont insensibles à la douleur. Ils sont passionnés pour la liberté; et chez eux l'amour de la patrie est si fort, qu'ils ne peuvent vivre hors de son sein. A peine s'ils connaissent la maladie; la seule à laquelle ils soient sujets est la cécité, causée par l'éblouissement que produit sur eux l'éclat de la neige qui couvre leur pays pendant les trois quarts de l'année; aussi parviennent-ils presque tous à une vieillesse extrême.

Si de ce climat nous avançons vers les climats tempérés, nous verrons le froid diminuer insensiblement, et devenir enfin assez peu intense pour permettre à une certaine quantité d'eau de s'évaporer et de se mêler à l'air, qui devient ainsi plus ou moins humide. C'est dans ce passage d'un froid sec intense à un froid légèrement humide que nous voyons l'homme prendre de l'accroissement, de la force, et acquérir toute la vigueur dont il est susceptible. Ici, un froid modéré resserre assez les fibres pour leur donner la force et la résistance qu'elles doivent avoir, sans les empêcher de se développer; et l'humidité, qui n'est point assez abondante pour les relâcher, suffit pourtant pour leur donner la souplesse qui leur est nécessaire. Avec cette température et cet état atmosphérique, toutes les fonctions intérieures sont très-actives, la digestion se fait avec énergie, et un cœur

bien nourri pousse dans tous les organes un sang riche en matériaux nutritifs; ce qui fait que tous les organes, et surtout l'appareil locomoteur, acquièrent un développement considérable. Mais comme le système musculaire n'a pu se développer qu'aux dépens des autres, l'appareil nerveux est très-peu actif; aussi ceux qui possèdent ce tempérament robuste sont-ils peu propres aux travaux de l'esprit; mais ils excelleront dans les arts mécaniques et dans la culture qu'exige un sol naturellement ingrat; ils supporteront facilement les travaux de la campagne et les fatigues de la guerre ; ils seront donc bons cultivateurs et guerriers. Tels sont les habitans des parties méridionales de la Suède et de la Norwège, de l'Irlande, etc., tels étaient les Gohts, les Huns et les Vandales, qui quittèrent leurs pays et vinrent fondre sur l'empire romain, et envahir les provinces que Rome avait autrefois conquise, et qu'elle ne put défendre. Les phlegmasies thoraciques et abdominales, les rhumatismes sont les maladies qu'on doit rencontrer le plus fréquemment dans ces climats.

Climats froids et humides. C'est ainsi que nous arrivons par degrès au climat auquel nous avons donné la dénomination de *froid humide*, qui de tous est le plus débilitant et le plus relâchant. Dans celui-ci, l'eau dont l'air est surchargé lui communique des qualités entièrement opposées à celles de l'air froid et sec. Sous l'influence de cet état atmosphérique, qui suppose un froid modéré, puisque l'eau peut rester à l'état de vapeur, les productions du sol, déjà assez riches, participent de l'humidité de l'air, et la communiquent aux animaux qui s'en nourrissent. L'eau se trouvant ainsi dominer dans les alimens dont l'homme fait sa nourriture habituelle, elle ne fait que favoriser l'influence funeste qu'exerce déjà sur lui un air trop humide.

Celui-ci étant un très-bon conducteur de l'électricité, ce fluide rentre sans cesse dans le réservoir commun, et est à peine sensible dans l'atmosphère. La lumière éprouve aussi d'importantes modifications en traversant une couche épaisse d'air saturée de vapeur d'eau

qui la réfracte et l'empêche ainsi d'arriver sur le sol d'une manière aussi directe ; aussi, chez les personnes qui habitent ces climats les fibres se relâchent, la vigueur du corps s'affaiblit, la transpiration et toutes les autres sécrétions sont diminuées, les vaisseaux s'engorgent; toutes les fonctions se font avec lenteur, elles sont sans force et sans activité ; le système lymphatique prédomine. Cet état de l'atmosphère est une constitution habituelle dans les pays marécageux, septentrionaux, voisins et plus bas que la mer, comme la Hollande, par exemple; les enfans qui y sont soumis sont, en général, faibles et délicats. Ici nous verrons régner plus particulièrement les phlegmasies des muqueuses, surtout celles de l'appareil digestif, et celles de l'appareil génital chez la femme. L'usage des viandes les plus succulentes, capables de réparer les forces, celui des boissons fortes, nécessaires pour fortifier un appareil digestif sans énergie, sera généralement suivi et porté même quelquefois jusqu'à l'excès. L'homme, obligé de lutter sans cesse contre un climat si défavorable, deviendra industrieux ; et comme un pareil état atmosphérique se rencontre en général dans des contrées maritimes ou arrosées par de nombreuses rivières, il sera navigateur et commerçant; tels sont les Hollandais et les Anglais, nos voisins.

Des climats chauds. Dans les pays chauds, l'air raréfié par l'action vive et constante du soleil contient en outre une foule de matières qui n'entrent point dans sa composition. C'est ainsi que l'eau continuellement évaporée de la surface de la terre, les émanations de tous les corps, tant végétaux qu'animaux, qui, dans les pays brûlans de l'Afrique, par exemple, se décomposent avec tant de facilité, donnent à l'air des qualités qui ont sur l'économie des influences remarquables.

Climats chauds et secs. C'est dans la zone torride, qui comprend tous les pays situés entre le trentième degré en-deçà et au-delà de l'équateur, que nous rencontrons ces climats. Ces pays, en effet, ceux sur-

tout qui sont placés sous la ligne, sans cesse embrasés par les feux d'un soleil ardent, éprouvent souvent une température de 30° thermomètre de réaumur, la chaleur la plus forte que l'on observe ordinairement sur le globe. Toutefois, l'air brûlant de ces contrées se trouve un peu rafraîchi par des courans d'air assez réguliers qui existent constamment entre les tropiques. Ce sont ces vents qu'on connaît sous le nom d'*Alisés*, qui soufflent d'orient en occident; les *brises de mer et de terre*, qui soufflent tour-à-tour, et dans un sens inverse, l'une le jour, l'autre la nuit, et enfin ces vents connus des nautonniers sous le nom de *moussons*. Ceux-ci règnent sur la mer des Indes, où ils soufflent dans toutes les directions.

L'air dilaté par la chaleur contient une assez grande quantité d'eau, mais dans un tel état d'expansion qu'elle est insensible à l'hygromètre. La respiration est accélérée et plus difficile, et par suite le sang, moins vivifié par un air plus rare, fournit moins de matériaux à la nutrition. La digestion est lente et pénible, la soif vive, l'absorption intérieure se fait avec beaucoup d'énergie, la perspiration pulmonaire, ainsi que la transpiration, sont très-abondantes; la circulation est plus active, plus fréquente; une faiblesse extrême, la tendance au repos, la paresse, sont le résultat de cet état atmosphérique.

L'homme, obligé de lutter sans cesse dans ces climats contre les ardeurs excessives du soleil, a besoin d'alimens qui, en ne fournissant à sa nutrition que le pur nécessaire, ne puissent aussi former qu'un sang aqueux et incapable de développer beaucoup de chaleur; aussi voyons-nous les habitans des pays chauds préférer la diète végétale, et vivre presque uniquement d'herbages, de graines et de racines, dont la digestion exige moins d'action et d'efforts, et est accompagnée de moins d'irritation et de chaleur. Tout d'ailleurs, dans ces contrées, invite à ce genre de nourriture. La végétation y est riche et abondante : c'est là qu'elle est dans toute sa force et toute sa vigueur. C'est ainsi qu'une foule de végétaux qui chez nous ne sont que de faibles arbustes y parviennent à une grande hauteur; que d'autres,

qui dans nos pays sont toujours stériles, y produisent les fruits les plus savoureux. Le dattier, l'ananas, le cocotier, le jujubier, le bananier, etc., y offrent à l'homme une nourriture saine et abondante, en même temps que des liqueurs rafraîchissantes parfaitement convenables dans ces climats.

Si nous passons à l'électricité atmosphérique, nous verrons l'air, mauvais conducteur, être un réservoir dans lequel s'accumule une grande quantité de ce fluide, jusqu'à ce qu'enfin l'équilibre se rompe, et donne lieu à ces tempêtes et à ces ouragans qui bouleversent si souvent ces régions équatoriales.

La lumière, comme tous les agens que nous venons de passer en revue, y est plus intense que partout ailleurs ; c'est elle qui, jointe à la chaleur, donne aux plantes ces doux parfums qui font nos délices, et aux fleurs ces riches couleurs qui flattent si agréablement notre vue. Les aromes les plus forts, les parfums les plus précieux, la myrrhe, l'encens, le musc, l'ambre gris, etc., nous viennent de ces pays. Les animaux y sont aussi colorés de mille manières. Qui ne connaît les couleurs éclatantes des oiseaux et des papillons de ces contrées? Les hommes eux-mêmes y ont tous une couleur plus ou moins foncée ; les nègres nous en offrent un exemple frappant. Mais quelle est la cause de cette coloration? *Buffon* l'attribue à la chaleur, d'autres à la lumière, d'autres enfin à la lumière aidée de l'action de la chaleur : cette opinion est la plus plausible. Il est cependant une autre cause qui, sans avoir peut-être dans la production de ce phénomène une influence aussi considérable que la lumière et la chaleur, n'en est pas moins remarquable, et qui mérite, selon moi, de fixer notre attention.

Nous avons vu que les nègres, vivant dans des pays où ils ont continuellement à lutter contre des chaleurs excessives, se nourrissent presque exclusivement d'alimens tirés du règne végétal : or, nous savons que le carbone domine dans les végétaux ; d'où il résulte nécessairement que ceux qui en font leur nourriture habituelle introduisent dans leur économie une plus grande quantité de ce principe. Si

nous considérons ensuite que, chez ces peuples, une digestion lente et pénible, et pour ainsi dire incomplète, n'élaborant point assez les substances alimentaires, permet ainsi l'absorption et l'apport dans le sang d'une quantité considérable de carbone, ce qui rend le sang plus noir, comme on le remarque chez les nègres (selon *Buffon*); si, de plus, nous réfléchissons à ce que, dans ces pays, un air trop rare, et par conséquent peu riche en oxygène, s'oppose à une respiration libre et facile, et que, par suite, l'hématose est incomplète; et qu'à côté de tout cela nous considérions combien est grande l'activité de la peau chez les nègres, et l'exhalation abondante qui se fait à sa surface, peut-être concevrons-nous plus facilement cette coloration noire qui les distingue de tous les autres peuples de la terre.

Ici, comme dans les pays froids, l'homme est peu propre aux travaux de l'esprit : mais on ne retrouve plus chez lui ce goût pour le travail et les fatigues; il y est remplacé par celui de l'oisiveté. On ne retrouve pas non plus cet amour de la liberté et de la patrie qui domine chez les premiers. En général, les nègres sont paresseux, lâches et superstitieux. Quant aux maladies dont ils sont le plus souvent atteints, ce sont celles du système nerveux qui chez eux prédomine; la moindre blessure, une piqûre suffisent pour occasionner de violentes douleurs, et pour produire même quelquefois des convulsions, le tétanos. Ils sont aussi très-sujets aux maladies de la peau, ce qui se conçoit facilement, vu la grande activé dont elle jouit. C'est aussi dans ces climats que s'engendrent ces maladies terribles, la fièvre jaune et la peste, qui une fois apportées dans nos contrées, y répandent partout l'épouvante, le ravage et la mort.

Climats chauds et humides. A mesure que nous nous éloignons de cette zone torride vers les pays où règne une température plus modérée, nous voyons la chaleur diminuer insensiblement, et finir ainsi par être trop faible pour pouvoir donner à la grande quantité d'eau répandue dans l'atmosphère cet état d'expansion qui dans les

premiers la rendait insensible, aussi l'air nous paraît-il alors comme saturé d'humidité; c'est de toutes ses qualités la plus débilitante et la plus relâchante : tous les tissus sous son influence sont languissans et frappés d'une atonie remarquable; les fonctions ne s'exécutent qu'avec lenteur et sans énergie; la respiration est lente et pénible; la transpiration cutanée est abondante, et comme elle ne peut s'évaporer, elle forme à la surface du corps tuméfié par l'expansion des fluides une sueur extrêmement abondante. La circulation est ralentie, les digestions s'exécutent avec peine, les mouvemens sont faibles, les chairs molles.

Ici la terre produisant presque sans culture tout ce qui est nécessaire à la vie, les végétaux seront encore la principale nourriture de l'homme; mais les viandes seront déjà d'un usage plus commun; les vins généreux, les liqueurs spiritueuses deviendront nécessaires, non plus pour augmenter la chaleur intérieure, mais bien la force et le ton des organes trop faibles pour bien exécuter leurs fonctions.

La lumière diminuant, ainsi que la chaleur, en proportion de la distance du foyer d'où elles émanent, nous verrons la couleur noire s'affaiblir peu à peu, et le céder enfin à la couleur blanche.

L'électricité, dans un pareil état de l'atmosphère, est peu abondante; toutefois, elle ne laisse pas que de s'accumuler quelquefois en grande quantité dans les régions supérieures; et lorsqu'elle éclate, elle produit ces ouragans terribles suivis de pluies abondantes et de grêle qui ravagent si souvent les campagnes.

Les phlegmasies des séreuses et des muqueuses, des fièvres intermittentes produites presque toujours par la décomposition putride des matières, tant animales que végétales, dont le sol est couvert, ainsi que les affections du système nerveux, sont des maladies communes dans ces climats. Ceux qui les habitent ont des mœurs douces et polies; ils sont aussi enclins à la paresse, et peu propres au travail; mais l'appareil cérébral étant chez eux très-développé, ils excelleront dans la culture des beaux arts et de la poésie;

et comme ils aiment le merveilleux, ils sont enthousiastes et exagérateurs ; tels sont tous les peuples de l'Orient.

Climats tempérés. C'est dans ces climats tempérés sous lesquels nous vivons, que n'ayant à craindre, ni les froids excessifs des pôles, ni les brûlantes chaleurs de la zone torride, l'homme jouit de tous les avantages que lui prodigue une nature riche et féconde ; tout ce qu'elle n'a dispensé aux autres climats qu'avec le plus grand ménagement, elle l'a répandu dans ceux-ci avec profusion. Il semble qu'elle ait voulu nous rendre seuls les arbitres du choix de ses dons qui nous semblent les plus propres pour mener une vie conforme à nos goûts, tandis qu'en ne donnant aux habitans des autres climats que les biens nécessaires, elle ait voulu par là leur fixer elle-même la nourriture, et même le genre de vie qui lui paraissaient les plus convenables.

Ici, d'abondantes moissons, des arbres fruitiers de toute espèce, de fertiles guérets, de riantes prairies qu'arrosent une foule de fleuves, de rivières et de ruisseaux, et couvertes d'innombrables troupeaux ; enfin de riches graminées, et une multitude de plantes oléracées qui viennent presque sans culture, nous fournissent des alimens en abondance. Nous jouissons de l'heureux privilége de pouvoir user indistinctement du régime animal et du régime végétal, de les mélanger, et d'avoir ainsi une nourriture plus variée, en même temps qu'elle est plus agréable et plus conforme à notre nature.

Nous n'observons plus ici, comme dans les climats précédens, une température presque constante qui n'est interrompue que par quelques jours, ou tout au plus par quelques semaines d'une température différente. Les saisons, qui se succèdent avec plus de régularité que partout ailleurs, et dont la durée pour chacune est à peu près égale, nous font passer tour à tour par tous les degrés de froid et de chaud que nous avons remarqués dans les autres parties du globe. Ainsi, nous avons assez généralement une *chaleur sèche* en été, *humide* vers la fin du printemps et au commencement de l'automne ;

un froid sec en hiver, et *humide* sur la fin de l'automne, et dans les premiers jours du printemps. Ces passages d'une température à une autre ne se font point d'une manière brusque et instantanée, mais insensiblement et par degrés.

L'air, l'électricité, la lumière, sont toujours en rapport avec les saisons, et offrent dans chacune d'elles des caractères différens, mais toujours d'accord avec la température; ce qui fait que les saisons sont, pour ainsi dire, autant de climats par lesquels nous passons successivement, et dont nous éprouvons les influences. Nous ne reviendrons point ici sur les effets que produisent ces divers agens suivant leurs diverses modifications, puisque nous en avons déjà parlé à l'occasion des autres climats. Mais quel bienfait ne retirons-nous pas de cette habitude des vicissitudes atmosphériques, de ces variations de température qui nous rendent propres à vivre plus aisément sous d'autres climats, avantage que ne possèdent point les habitans du nord et du midi, qui ne peuvent sans danger quitter leur pays natal pour vivre sous un ciel étranger.

Les différens systèmes de l'économie, tantôt dominans et tantôt dominés, suivant telle ou telle saison, se contrebalancent tour à tour, et entretiennent ainsi un certain équilibre, une certaine égalité d'action nécessaires à l'entretien de notre santé. On ne peut donc assigner aucune constitution, aucun tempérament, comme propres aux climats tempérés; on les y retrouve également tous, et avec eux également toutes les maladies auxquelles ils prédisposent. Cependant le changement de saison entraîne toujours après lui quelques dérangemens dans les organes, et quelques-uns d'eux, venant alors à prédominer, deviennent par cela même plus disposés aux maladies qui leur sont propres; de là vient que certaines affections sont beaucoup plus fréquentes dans une saison que dans toute autre. Nous ne voyons donc pas une seule constitution, un seul tempérament, pas plus qu'un seul groupe de maladies qui soit plus particulièrement propres à ces climats, ainsi que nous avons pu le remarquer dans les autres.

Si de l'homme physique nous passons maintenant à l'homme moral,

qu'observerons-nous? nous ne retrouverons plus ici un caractère particulier qui le distingue, nous verrons qu'il se compose de tout ce que nous avons remarqué de bon dans les autres climats, sans en conserver le mauvais. Ainsi, sans retrouver ici la superstition grossière des peuples du nord, nous verrons briller, comme chez eux, cet amour de la patrie et de la liberté qui les distingue; nous verrons l'industrie, l'agriculture, les arts mécanique, tout ce qui, enfin, étant utile à la vie, peut aussi la rendre agréable, portés au plus haut degré de perfectionnement; et si nous considérons que dans les sciences et les beaux arts nous ne le cédons en rien aux peuples des pays chauds, si toutefois nous ne les surpassons pas, nous sommes forcés d'avouer que l'homme, dans les climats tempérés, est infiniment supérieur, quand au moral, aux peuples du reste de la terre; aussi sommes nous tentés de croire, avec *Buffon*, que ces climats durent être les premiers habités, et que c'est delà que les hommes se sont ensuite répandus et dispersés sur le reste du globe.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos ; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo.

II.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constituæ sunt.

III.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent ; et ætates quædam ad tempora, et regiones, et victus.

IV.

In constantibus temporibus, si tempestiva tempestivè reddantur, constantes et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et judica difficiles.

V.

Ex anni verò constitutionibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales.

VI.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus ; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur.